



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

16 | 2003
Varia

Mer maternelle et mère marine

Pierre Somville



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/826>

DOI : 10.4000/kernos.826

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 205-210

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Pierre Somville, « Mer maternelle et mère marine », *Kernos* [En ligne], 16 | 2003, mis en ligne le 14 avril 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/826> ; DOI : 10.4000/kernos.826

Mer maternelle et mère marine*

*La mer, la mer toujours recommencée
Ô récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux*

Valéry

*E il naufragar m'è dolce
In questo mare*

Leopardi

Après sa lecture de *L'Avenir d'une illusion*, Romain Rolland adresse à l'auteur ses regrets de ne pas y avoir vu traité le « sentiment océanique » qui est pour lui le fondement du besoin religieux dans l'homme. Freud lui répondra, – en plus d'une dédicace célèbre où il se dit « terrien » avant tout, – par quelques développements où il examine, dans son ouvrage suivant, l'hypothèse que lui suggérait son illustre correspondant¹.

Or, tout à la fois sensible et apparemment effrayé de ce qu'une telle pensée connote l'infini, Freud se réfugie derrière la notion de « narcissisme illimité » par refus des frontières du moi, avant d'évoquer à nouveau le « sentiment d'abandon » (*Hilflosigkeit*) inséparable, selon lui, de l'appel infantile à une protection *paternelle*. La présence (ou l'absence) de la mère semble ainsi lui échapper, de même qu'il esquive, – comme le *Plongeur* de Schiller à sa première remontée, – le danger des hauts-fonds². La mère comme l'Océan lui semblent des éléments redoutables, étrangers, voire hostiles. Ce double déni relie en fait les deux thèmes, comme il en va en algèbre des doubles négations : la mère et l'Océan doivent bien avoir quelques accointances.

Certains de ses disciples semblent avoir mieux perçu la chose. Sans aller jusqu'à Jung et à la constitution des archétypes, pensons que si O. Rank évoque un « traumatisme de la naissance » ce ne peut être que eu égard à une béatitude antérieure, amniotique et maternelle³, de même que Fénichel, dans sa théorie des névroses, voit dans la fuite au bord de la mer un mécanisme de refuge analogue à un retour au sein maternel⁴. Mais c'est Ferenczi⁵, qui sera de tous le plus explicite, dans son étude des

* Texte d'une communication prononcée dans le cadre du colloque *Les Déesse-mères dans les religions antiques*, organisé par le CERAME en novembre 2000 à Paris.

¹ Pour tout ceci, voir S. FREUD, *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1995 (*Quadrige*), p. 3; *Malaise dans la culture*, P.U.F., 1995 (*Quadrige*), p. 3.

² *Malaise dans la culture*, p. 14 et p. 15 (pour la citation de Schiller).

³ O. RANK, *Le traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 1968, ouvrage sous-titré « Influence de la vie prénatale sur l'évolution de la vie psychique individuelle et collective » où l'auteur nuit un peu à son propos en voulant trop prouver. La vision en était néanmoins en son temps (1924) des plus originales.

⁴ O. FENICHEL, *La théorie psychanalytique des névroses*, Paris, P.U.F., 1953, II, p. 447 et 488.

⁵ S. FERENCZI, *Tbalassa*, sous-titré « Psychanalyse des origines de la vie sexuelle », Paris, Payot, 1962. L'ouvrage tout à la fois visionnaire et scientifique, publié lui aussi en 1924, donne à la psychanalyse une résonance biologique et fantasmatique sans précédent.

origines de la vie sexuelle : il y voit un retour à la mère, certes, mais surtout à la grande mer des origines, l'ontogenèse rejoignant la phylogenèse, puisque toute vie vient de la mer. Notre désir de régression, proprement thalassale, franchit donc les barrières de l'espèce pour rejoindre, de manière fantasmatique, le statut et la condition de cette amibe primordiale dont nous sommes issus.

Sans vouloir ici raviver nulle querelle, on peut rappeler que l'*imago* est quelques fois en deçà de l'*ego* et que la perception anthropologique de certaines données sensorielles transcende l'expérience individuelle. Il ne s'agit pas de nier la coloration historique et culturelle d'un vécu, mais bien d'en ouvrir l'espace sémantique dans le sens d'une universalisation. À cet égard, le fantasme de la mère marine semble pouvoir concurrencer celui de la terre-mère. Aux confins de la pensée religieuse, l'Englobant philosophique selon K. Jaspers – malgré sa neutralité métaphysique – pourrait en élarger tout comme il aurait pu, en son temps, répondre au souhait formulé par Romain Rolland.

Quoi qu'il en soit, revenons-en aux Anciens, qui restent nos meilleurs maîtres à penser les symboles. Homère en tout premier, dont l'*Illiade* se passe au bord de la mer. Et c'est au bord de ce « rivage retentissant » que par deux fois vient pleurer son héros, le viril Achille : quand lui est enlevée Briséis, la belle captive, et à la mort de Patrocle. Il est donc à chaque fois en proie à la plus vive émotion, en situation de déséquilibre affectif, devant la frustration, le déshonneur, le deuil. Le bord de mer lui sert alors de refuge. Il y exprime son désarroi tout en attendant la consolation dont il a besoin. C'est alors que lui apparaît sa mère : Thétis⁶.

Or elle est la fille de Nérée et donc, au sens premier du terme, émanation marine. C'est elle qui fléchira Zeus en obtenant de lui qu'il inflige aux Grecs de cuisantes défaites, – pour venger son enfant, – comme elle convaincra Héphaïstos de lui forger de nouvelles armes après la mort de son ami. Elle se conduit donc en mère aimante et consolante, prenant fait et cause pour celui, demi-dieu et voué à l'« immaturité trépas », qu'elle donna pour fils en sa jeunesse au vieilissant Pélée. Pour elle, déesse à part entière et soustraite aux injures du temps, elle ne peut que regretter, comme le fera la Calypso de Fénelon, de n'être pas mortelle comme ceux qu'elle aime⁷.

Le nouveau bouclier d'Achille, que nous décrit longuement le poète, fait de cinq épaisseurs et orné de scènes rappelant les complémentarités dont est tissée la condition humaine, la vendange y alternant avec les combats et la danse nuptiale avec les cliquetis d'armes – est justement de forme circulaire et l'ultime couche qui l'enserme est censée évoquer le cours de l'océan, l'Océanos du bout du monde qui contient en les embrassant toute terre et toute vie⁸. C'est ainsi, en effet, que l'époque homérique se représentait l'univers, dûment limité dans la vision d'un orbe marin, sorte d'ourobos océanique au centre duquel peuvent trouver place tous les rêves d'insularité.

⁶ Le motif de cette « Colère d'Achille » ainsi que l'épilogue de sa provisoire consolation constitue en fait le sujet de tout le chant I de l'*Illiade*. La seconde « consolation » quand Achille reçoit ses nouvelles armes auprès du corps de Patrocle et qu'il pleure au bord de la mer est au début du chant XIX.

⁷ On se souvient du merveilleux *incipit* du *Télémaque* où nombre d'heureux « dauphins » qui nous précédèrent apprirent à entendre et à écrire la langue française : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. »

⁸ HOM., *Il.* XVIII, 607-608 : « Il place alors l'immense force du cours de l'océan / Bien façonné tout alentour du bord du bouclier. »

Thalès de Milet voyait aussi la terre comme un lambeau de matière flottant sur l'eau... Quant à Ulysse, il incarne de façon exemplaire le destin du naufragé, toujours entre deux îles et prêt à l'abordage. Les eaux l'entourent de partout dans l'*Odyssée*, épopée marine s'il en fut. Entre l'île de Calypso « la divine » et son retour ultime en Ithaque, il aborde chez Circé en Aiaïè, avant de descendre au pays des morts, puis d'arriver à l'île des Phéaciens, chez Alkinoos auprès de la belle Nausicaa, svelte comme un palmier et désirable comme un fruit né des efforts conjoints de la terre et de la mer. Or, pour le héros dont la mère est aux enfers, l'image insulaire d'une femme désirée ressemble à ce qu'on pourrait appeler une mise « en abyme », puisque l'avatar maternel s'y trouve lui-même en situation océanique...

Si la métonymie reste l'une des règles de fonctionnement de l'imaginaire, comme on le voit ici, la métaphore marine n'en demeure pas moins présente : de la mer amniotique et circulaire à l'île et de l'île à la femme désirée qui est à son tour comme une mer intérieure, le contenant et le contenu se répondent selon les termes de l'inclusion et de l'image récurrente. Et la frontière ne cesse de reculer : d'Eurycleia trois fois embrassée et trois fois perdue chez les morts jusqu'à Nausicaa sur son île, auprès de l'estuaire et que le naufragé se refuse à toucher, jusqu'à l'île dernière, celle de la naissance qui sera donc aussi celle de la fin du héros, on assiste à la redite d'un voyage érotique aux pays des Mères, toujours marqué de circularité marine⁹.

Par ailleurs, la mer homérique n'est pas « inféconde », comme le traduit erronément Bérard, ἄτρύγετος signifiant littéralement « que l'on ne peut vendanger ». Bien sûr, on ne peut la fouler, ni la presser pour en tirer le suc comme on le fait du fruit de la vigne. Riche des Océanides et des Néréides qu'elle ne cesse d'engendrer, elle n'en porte pas moins tous les fruits d'une faune et d'une flore (auprès des îles justement) que l'on voit se déployer sur le flanc des céramiques de Crète ou de Mycènes. Le dauphin, hybride et merveilleux, est sans doute son produit le plus remarquable, expulsé dans son saut, recueilli dans sa chute par la même entité prolifique. Un témoignage tardif nous apprend même qu'Ulysse possédait une bague frappée à l'effigie du prodigieux mammifère marin¹⁰.

Nous nous souviendrons enfin qu'Aphrodite est née de l'écume, sperme du Ciel selon la grandiose image cosmique transmise par la *Théogonie* d'Hésiode¹¹. Son nom même en témoigne puisque l'ἄφροδος provient directement du lait séminal sorti des bourses d'Ouranos fraîchement émasculé par son cadet. La mer, en l'occurrence, n'est donc pas seulement féconde, mais fécondante, puisqu'elle suscite et porte au jour celle qui deviendra la déesse de l'amour, lointaine descendante de l'Ishtar au vase jaillissant. Là encore, contenu et contenant se rencontrent sous l'image d'un réceptacle doté de la plus haute sacralité : Héraclite ne dit-il pas qu'elle est à la fois la chose la plus souillée et la chose la plus pure (μιαρότων καθαρώτατων)¹² ?

⁹ Ulysse abandonne Calypso au début du chant V de l'*Odyssée*. Il aborde chez les Phéaciens où il rencontre Nausicaa au chant VI et raconte ses souvenirs à la cours d'Alkinoos : son passage chez Circé (chant X), son voyage au pays des morts (chant XI) avant de s'endormir dans une nef merveilleuse à lui prêtée par les Phéaciens et qui l'amènera en Ithaque (chant XIII et suivants).

¹⁰ PLUTARQUE, *De l'intelligence des animaux*, 985b. Voir aussi dans mes *Études grecques* (Liège, Mardaga, 1990) « L'image du dauphin », p. 35-53.

¹¹ HÉSIODE, *Théog.*, 188-195.

¹² THALÈS, 22 B G1 Diels-Kranz. L'éclatante formule est apportée par Hippolyte, dans la *Réfutation des hérésies* IX, 10, lequel ne peut s'empêcher de la rationaliser en ajoutant que l'eau de la mer, en effet, est bonne pour les poissons et fatale pour l'homme !

*

Chez les Latins, deux textes nous retiendront. On sait que contrairement au Grec le Romain, avant tout agriculteur et soldat, n'était pas marin dans l'âme. La mer lui fait plutôt peur : souvenons-nous de telle ou telle *Ode* d'Horace, de la dramatisation de la tempête au début de l'*Énéide* comme de la mort de Palinure ou de Misène, sans parler du *Suave mari magno* de Lucrèce :

Il est doux, quand sur la vaste mer les vents soulèvent les flots,
d'assister de la terre aux rudes épreuves d'autrui. (II, 1-2)

C'est de ce même Lucrèce pourtant qu'un texte va nous permettre à présent de recentrer le propos. Lorsqu'il évoque au livre V de son *De rerum natura* l'origine de l'humanité, il compare le nouveau-né dans sa détresse et dans son dénuement au naufragé rejeté par la mer.

Et l'enfant ? Semblable au matelot que les flots furieux ont rejeté sur le rivage, il gît, tout nu, par terre, incapable de parler, dépourvu de tout ce qui aide à vivre, dès l'heure où le projetant sur les rives que baigne la lumière, la nature l'arrache avec effort du ventre de sa mère : de ses vagissements plaintifs, il remplit l'espace, comme de juste à qui la vie réserve encore tant de maux à traverser. (V, 222-227)¹³

Je ne connais point de métaphore plus forte qui exprime le traumatisme de la naissance. L'être individuel y est projeté dans le discontinu. Il est soumis désormais aux dures lois de l'incomplétude : isolé dans l'espace, asservi au temps, exposé au froid... Cette dérégulation lui fera toujours regretter la béatitude fusionnelle de son état antérieur. Toute nostalgie se nourrit du souvenir de l'homéostasie intra-utérine, perçue comme un bonheur perdu. Le marin de Lucrèce et son naufrage nous le disent à leur manière, quelque peu brutale, mais péremptoire.

L'autre passage, à trois siècles d'écart, est l'épisode final de la *Métamorphose* d'Apulée où le pauvre Lucius transformé en âne retrouve sa forme humaine par la faveur de la déesse Isis qui lui apparaît, toute irisée de rayons de lune, au bord de la mer. La scène est à Cenchrées, non loin de Corinthe :

Vers la première veille de la nuit, une frayeur soudaine m'éveille et je vois une lune étincelante de blancheur dont le disque, parfaitement plein, émerge, à ce moment, des flots marins. La nuit autour de moi était pleine d'ombre, silencieuse, solitaire, et, pénétré de la certitude que la déesse souveraine est investie, entre toutes, d'une majesté suprême, que les affaires humaines sont entièrement gouvernées par sa providence, que non seulement les troupeaux et les fauves, mais les êtres inanimés eux-mêmes doivent au pouvoir divin de sa lumière la force qui les vivifie, que tout ce qui a un corps, sur la terre, dans le ciel, dans la mer, tantôt, sous son action, s'accroît lorsqu'elle s'accroît et, tantôt, docilement décroît lorsqu'elle décroît, maintenant que le Destin, apparemment rassasié par le nombre et la cruauté de mes infortunes, se décidait enfin à me laisser entrevoir une chance de salut, je résolu d'adresser mes prières à l'image sacrée de la déesse redoutable.

Le héros invoque alors toutes les Mères : Cérès, Vénus, Proserpine... S'ensuit l'épiphanie de la déesse :

¹³ Trad. A. Ernout, Paris, P.U.F., 1956⁸.

Après avoir, de la sorte, multiplié les prières en les accompagnant de lamentations pitoyables, mon esprit engourdi fut de nouveau gagné par la torpeur, qui eut raison de lui, à l'endroit même où je m'étais couché. J'avais à peine fermé les yeux et voici que, élevant au milieu de la mer un visage adorable aux dieux mêmes, surgit l'apparition divine ; puis, peu à peu, le corps tout entier de l'image, à travers lequel joue la lumière, se libère des flots et se dresse devant mes yeux.

Et la déesse parle :

Me voici, Lucius ; tes prières m'ont touchée, moi, mère de ce qui est, maîtresse de tous les éléments, origine et souche des générations, divinité suprême, reine des Mânes, moi, la première parmi ceux d'En-Haut, visage unique des dieux et des déesses ; les plages lumineuses du ciel, les souffles salutaires de la mer, les silences pleins de larmes des Enfers, tout est gouverné au gré de ma volonté ; mon être divin est unique et nombreuses sont les formes, divers les rites, infinis les noms par lesquels me vénère l'Univers entier... les Égyptiens puissants d'un antique savoir m'adorent selon les rites qui me sont propres et c'est de mon vrai nom qu'ils m'appellent Isis Reine. Me voici, j'ai pitié de tes malheurs, plus de lamentations ; je suis là, pour t'aider et t'être favorable. Cesse maintenant de pleurer, plus de lamentations, chasse ton chagrin ; voici que, grâce à ma providence, se lève pour toi le jour du salut¹⁴.

Cette image apaisante, marine et maternelle, de la déesse devrait pouvoir nous consoler, nous aussi, de tous les naufrages.

*

Enfin, ne nous étonnons pas que les Anciens aient perçu ce sentiment océanique face à une mer quasi fermée. Ils savent que c'est au-delà des colonnes d'Hercule seulement que l'océan entame son périple circulaire autour des terres connues, exactement comme nous savons aujourd'hui que le soleil est immobile alors que nous continuons à dire (et à croire, symboliquement) qu'il se lève et qu'il se couche. D'ailleurs, l'horizon marin est toujours circulaire et l'expérience de la mer, de n'importe quelle mer, vue d'une crique, d'une calanque ou d'un rivage, ou de n'importe quelle île, – voire même d'un bateau qui vogue, – reste l'expérience première. Que Dominique Fernandez parle donc, à juste titre, d'une « Mère méditerranée », ou que les Grecs de Xénophon poussent dans l'*Anabase* leur cri de joie devant la Mer Noire, sur les hauteurs de Trébizonde¹⁵, n'y change rien. Le mythe, qui est paysage d'âme, reste étranger à la géographie. Seuls comptent le sens et la force d'intériorisation dont on peut lester l'expérience, apparemment banale, du brin d'herbe qui dit le monde, ou de la salure marine qui nous rappelle nos origines.

Dans le *Voleur d'étincelles* la mer de Brasillach est celle de Collioure¹⁶, celle de St-John Perse est au large de la côte est des États-Unis, pour les *Amers* et pour les *Vents*

¹⁴ APULÉE, *Les Métamorphose ou l'Ane d'or*, livre XI, début, d'après P. GRIMAL, *Romans grecs et latins*, Paris, Gallimard, 1958 (*La Pléiade*), p. 354-357.

¹⁵ XÉNOPHON, *Anabase* IV, 7, 24, depuis les hauteurs d'un « mont Téchès » non-identifié jusqu'à ce jour.

¹⁶ Dans ce roman de jeunesse, publié en 1932, le héros, Lazare, recherche précisément l'image de sa mère disparue. On pourrait songer aussi aux évocations marines, de sens analogue, à la fin du film de Truffaut *Les 400 coups*, de même que dans la *Dolce Vita* de Fellini. Le Japonais Kitano est très sensible, lui aussi, dans tous ses films à la consolation qu'apportent les bords de mer.

et c'est du haut du mont Saint-Clair que Valéry nous incite, par-delà sa tentation immobiliste, à nous régénérer :

Courons à l'onde en rejaillir vivant.

Passé les fantasmes funèbres, c'est donc à sa « mère Méditerranée » que revient le poète de Sète pour en faire une sorte de jouvence parmi les tombeaux du cimetière marin d'où il la regarde. Il est vrai que la mer peut être un cimetière elle aussi : celle qui donne la vie est aussi celle qui la reprend. Le réceptacle est l'image même du cycle, transcendant en ce qu'il abolit les contraires qui s'y rassemblent. Pénélope ne craignait-elle pas déjà (ou ne feignait-elle pas de croire) qu'Ulysse ne fût, depuis longtemps, « dévoré par les poissons » ?

Ainsi les grandes images de la Terre-Mère reconnues dès Bachofen, Dietrich, Pestalozza et tant d'autres peuvent sans doute s'appliquer à la mer et plaider pour l'universalisme de ce « sentiment océanique » que, malgré les réticences de Freud, Romain Roland continuait à appeler de ses vœux.

Pierre SOMVILLE

Université de Liège
Sciences de l'Antiquité
7, place du 20-Août
B - 4000 LIÈGE